



# Katyn

## OU L'HISTOIRE HÉMIPLÉGIQUE

Par Danièle Masson

À ceux qui n'auraient pu voir le film de Wajda, parcimonieusement diffusé en France, il faut conseiller de se procurer le DVD. Ils y trouveront, outre sa projection, un entretien du cinéaste sur ses intentions, deux films de propagande nazie et soviétique sur Katyn, le martyrologe polonais conté par Alexandra Viatteau et le beau témoignage du peintre Czapski qui connut le goulag et fut chargé d'enquêter sur les disparus de Katyn.

Le crash de l'avion présidentiel polonais, le 10 avril 2010, a rappelé la malédiction de ce lieu. Mais ce « second Katyn » était le troisième d'une série, puisque Sikorski, chef du gouvernement polonais en exil – qui n'avait cessé de demander des éclaircissements aux Soviétiques sur Katyn – disparut, avec les membres de son gouvernement, dans un avion qui s'écrasa au décollage de Gibraltar, le 4 juillet 1943.

### Les intentions de Wajda : le besoin de vérité


« Une parole de vérité pèse plus que le monde entier », disait, citant Dostoïevski, Soljenitsyne dans son discours du Nobel. C'est ce « besoin de vérité » sur « une grande blessure polonaise ressentie par la nation tout entière » qu'invoque Wajda pour justi-

fier son film qui est, dit-il, « le seul moyen de cicatriser cette blessure ».

Fallait-il que cette vérité fût interdite, et que cette interdiction fût intériorisée, pour que Wajda ait attendu l'implosion du communisme pour concevoir son film, soit presque cinquante ans après la mort de son père, un des quatre mille officiers polonais assassinés en avril 1940 sur l'ordre de Staline. Et presque encore vingt ans pour songer à le réaliser...

Et comment aborder la double vérité : le massacre, l'imposture ? Du côté de son père, ou du côté de sa mère ? Si le film s'ouvre sur l'angoisse des femmes et s'achève sur ce qui aurait dû être son départ, l'exécution, c'est parce que le drame est vécu par la mère, l'épouse, la sœur, la fille : « Ce sont les femmes, dit Wajda, qui furent dépositaires de l'histoire familiale. Le génocide de Katyn fut un récit de femmes, non de garçons ».

Si le combat fut inégal, c'est que le communisme méprise l'honneur et la vérité. Wajda s'étonne qu'« on ait pu mentir à ce point », et qu'on ait tué tant d'hommes « utiles au moins pour l'échange de prisonniers ». À la jeune Anna de son film, qui rappelle à son époux qu'il a « juré de la protéger elle et son enfant », le capitaine de cavalerie réplique qu'à la guerre aussi, il a



juré, et qu'il ne peut reprendre sa parole. Il ignore alors que les Soviétiques sont des prédateurs. Le destin polonais est scellé quand des soldats soviétiques déchirent le drapeau polonais rouge et blanc, affichent le rouge et nettoient leurs chaussures avec le blanc. « Sur le mensonge de Katyn reposait toute la soumission de la Pologne à Moscou », dit Wajda.

On lui a reproché d'écrire une histoire héroïque et sacrificielle de la Pologne. Il s'est défendu de faire de son pays le Christ des nations. Et pourtant, après la scène inaugurale où se croisent sur un pont des Polonais, les uns fuyant l'avance allemande, les autres l'envahisseur soviétique, le film est comme encadré par deux séquences : Anna soulevant le manteau qu'elle croit être de son mari, et découvrant une statue du Crucifié, et la scène grandiose du massacre, où les officiers se relaient pour dire, avant de recevoir la balle dans la nuque, les versets du Notre Père. Film chrétien, et qui ne se limite pas à une histoire personnelle, ou, dit Wajda, « un cierge allumé sur la tombe du capitaine Jakub Wajda », mais « le récit du drame subi par de multiples familles, victimes de Staline et du silence qu'il parvint à imposer à ses alliés d'alors : la Grande Bretagne et les États-Unis ».

## **Katyn et les médias : la vérité interdite**

On ne s'étonnera pas que le film, immense succès en Pologne, n'ait pas été diffusé aux États-Unis et en Grande Bretagne, qu'il l'ait été tardivement en Allemagne, lors du festival cinématographique de Berlin et en présence d'Angela Merkel, et presque confidentiellement en France ; que la Russie ait attendu le drame du 10 avril pour le programmer à la télévision – la projection, prévue le 5 mars, avait été reportée à cause de l'anniversaire de la mort de Staline...

Dans la presse, il y eut une manière sournoise d'attaquer non le fond, mais la forme. Alors que Gilles Malliarakis, admirateur, évoque « un film crépusculaire, une mise en scène classique, une image superbe, un récit précis, technique, clinique », *L'Humanité*, sous la plume de J.R, stigmatise une « esthétique surannée, vieillotte, académique », et *Télérama* insinue que le film « imprégné d'un lyrisme à l'ancienne, risque de laisser froid le lycéen polonais ». Une lubie d'ancien combattant en quelque sorte.

Mais l'enjeu est ailleurs. Le député UMP Marc Le Fur a demandé au CSA de diffuser le film sur le service public et s'est étonné de l'absence de soutien financier du Centre National de la Cinématographie : « Je n'ose y voir une forme de négationnisme que les Russes dénoncent eux-mêmes aujourd'hui ».

Ce négationnisme, *L'Humanité* l'a osé. Le 1er avril 2009, J.R. rappelle un souvenir ancien : « Moi-même, participant il y a quelque trente ans de cela, à une délégation très officielle en Union Soviétique, j'ai été invité à me recueillir à Katyn, sur ce symbole de la barbarie nazie ». Va-t-il rétablir la vérité ? Il insinue le doute au contraire :

« Wajda intègre des documents d'archives soviétiques pour nous montrer que l'image peut mentir... Mais si l'image peut mentir, pourquoi alors ne pas douter de la version des faits rapportés par Wajda ? » L'univers communiste est « le monde clos du mensonge ». La vérité, il l'instrumentalise, la maquille ou s'en débarrasse, selon l'opportunité du moment et les exigences de la dialectique. D'où la curieuse conclusion de J.R. « Convaincu que la vérité suffit, Wajda n'est pas assez dialecticien pour traiter ontologiquement cette question ».

Quant à Jean-Luc Dovin, il s'indigne dans *Le Monde* que « Wajda renvoie dos à dos les nazis et les Soviétiques comme prédateurs du territoire national ». Il se désole de ne trouver dans le film « aucune allusion à la



Shoah », et il stigmatise « l'étrange confusion entre Katyn et le génocide des Juifs ».

Car la Shoah est une tragédie absolue. Aucun drame ne peut la concurrencer : elle a l'exclusivité de l'horreur. C'est à son aune qu'il faut peser et relativiser tout autre barbarie.

Réagissant vigoureusement à Dovin, Adam Michnik se dit consterné par « la troublante ignorance du quotidien français ». Il remarque que la Pologne fut morcelée par deux puissances totalitaires liées par le pacte germano-soviétique. « La brutalité et la cruauté avec lesquelles les deux occupants emprisonnaient et assassinaient les Polonais était la même. En Europe Occidentale, le dogme idéologique interdisait de mettre côte à côte les crimes de Hitler et ceux de Staline : La critique du *Monde* est donc prisonnière de ce dogme, alors que Wajda le défie et brise le mur du silence ». Et encore : « jusqu'à aujourd'hui, ce tragique événement historique est un cadavre dans le placard de la gauche française, si longtemps indulgente à l'égard du grand linguiste Joseph Staline ».

## Un symbole de la barbarie communiste

Si le film de Wajda est détesté, comme le dit Adam Michnik, « par la critique officielle composée de bobos ex cocos trotskos maos », c'est que Katyn est un concentré du communisme, un révélateur non de la barbarie d'un Staline conçu comme une sorte de satrape oriental, mais du communisme en son essence, composé, dit Soljenitsyne, de violence et de mensonge, inséparables l'un de l'autre.

Katyn est le fruit monstrueux du pacte germano-soviétique : Hitler et Staline s'étaient mis d'accord pour se partager la Pologne, « ce bâtard né du traité de Versailles », disait Molotov ; Officiers et cadres

polonais furent capturés par les Soviétiques conformément au pacte Molotov – Ribbentrop.

Complices ou apparentés, les nazis et les communistes : Rudolph Hoess ne s'y est pas trompé quand, chargé de créer le camp d'Auschwitz, il s'est procuré auparavant une documentation détaillée sur les camps russes.

La faute de l'Occident, rappelait Soljenitsyne, c'est de n'avoir pas pris la mesure de la nature du communisme, de s'être allié à Staline pour vaincre Hitler, et d'avoir ainsi aidé à grandir un ennemi pire et plus dangereux que le nazisme.

Et la complicité de l'Occident avec le communisme entrava durablement la manifestation de la vérité. Dès 1940, on pouvait savoir : les services de renseignement allemand et lituanien avaient averti. En 1942, les alliés anglo-saxons furent mis au courant, mais Roosevelt, après avoir missionné le capitaine George Earle, qui conclut à la culpabilité de l'URSS, lui interdit de publier ses conclusions et l'exila. Churchill reconnut : « Nous avons dû masquer la vérité ». Car si elle avait été révélée, elle aurait montré les alliés complices d'hommes qui commettaient les mêmes horreurs que ceux qu'ils combattaient.

Après la guerre, la nouvelle « République Populaire » de Pologne censure la question, en accord avec les Soviétiques, et les Anglo-saxons laissent les mains libres à la propagande stalinienne.

C'est aussi le silence qui prévaut au procès de Nuremberg. Les Soviétiques obtiennent d'incorporer le massacre dans l'acte d'accusation du procès. Mais ils espéraient qu'on se passerait de témoignages. Or, les juges demandèrent aux Soviétiques d'étayer leurs rapports de témoignages concluants et acceptèrent la requête des avocats de la défense d'interroger leurs propres témoins.



Jean Marc Varaut, dans son livre *Le procès de Nuremberg*, reproduit ces témoignages, accablants pour les Soviétiques. Mais lorsque le Docteur Latermeer demanda « A quel accusé doit être imputé le crime? » il n'obtint pas de réponse, et toute mention de Katyn disparut du verdict. Varaut conclut : « L'affaire de Katyn ne sera pas reprise par le tribunal dans son jugement. L'Union Soviétique n'insistera plus sur l'affaire, sans jamais reconnaître le crime ».

Il fallut attendre 1990 pour qu'apparaisse officiellement la vérité sur Katyn. Quand Gorbatchev reconnut que les prisonniers de guerre avaient été fusillés par les Services Secrets du NKVD, et quand Boris Eltsine, en 1992, eut remis à Lech Walesa des documents, dont l'ordre d'exécution des officiers polonais. « La justice, cette fugitive du camp des vainqueurs » disait Simone Weil.

En septembre 2007, Lech Kaczynski stigmatisa en Katyn « un acte de génocide ». Pourtant, lors du 65ème anniversaire du massacre, en 2005, la Russie avait refusé de transmettre des documents encore classés secrets. Le procureur général militaire Alexandre Savenkov clôturait une dizaine d'années d'instruction par un non-lieu, qualifiant le massacre de « crime militaire », ce qui lui accordait le bénéfice de la prescription.

Le Sénat polonais, lui, demandait aux Russes de qualifier Katyn de génocide, et, en avril 2006, une plainte fut déposée devant la *Cour Européenne des Droits de l'Homme*, en vue de faire reconnaître le crime de Katyn comme crime contre l'humanité. La Cour Suprême russe a récemment ordonné à un tribunal de la ville de Moscou d'examiner un appel de *Mémorial* qui tente de convaincre les autorités de revenir sur leur décision de classer l'enquête sur le massacre, et d'ouvrir les archives secrètes de Katyn.

Le 5 mars 1940, les membres du Politburo signent l'ordre d'exécution de 22 000 Polonais, et conçoivent ces exécutions de masse comme un « nettoyage de classe » comme

les nazis programmaient un nettoyage de race. L'Armée Rouge avait relâché les Ukrainiens et les Biélorusses, et les simples soldats, et remis au NKVD les officiers, et généralement les élites militaires et civiles polonaises. Il s'agissait d'éliminer « les classes sociales hostiles », l'« intelligentsia bourgeoise », les « ennemis objectifs ». Les condamnés de Katyn, rebaptisés « nationalistes » et « contre révolutionnaires » étaient exécutés non pour ce qu'ils faisaient mais pour ce qu'ils étaient : l'élite polonaise qu'il fallait éradiquer pour empêcher la Pologne de disposer de dirigeants assez forts pour défendre le pays. « Une société privée de ses élites, dit Wajda, est plus facilement manipulée. Lorsque les communistes sont arrivés, il n'y avait plus personne ».

La « République populaire » pouvait régner sur la Pologne, déclarant « pro-nazis » ceux qui doutaient de la thèse officielle sur Katyn. Si l'on considère qu'un génocide est la destruction systématique d'un groupe, qu'il soit ethnique, social ou religieux, Katyn fut bien plus un génocide qu'un crime de guerre. Et la victoire posthume de Lech Kaczynski sera peut-être d'obtenir sa requalification.

Danièle Masson



Lire également «Katyn, l'aveux» **2E13**

*Aller au dossier d'origine de ce texte*